

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 14 (1876)
Heft: 44

Artikel: Chants populaires : le Ranz des vaches
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183910>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.
 Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conte de vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Chants populaires.

LE RANZ DES VACHES.

Les chants populaires nous initient à la vie des peuples et contiennent souvent toute leur histoire. Ils caractérisent et peignent tour à tour leurs aspirations politiques, leurs mœurs, leurs usages, leurs traditions, leurs croyances, et donnent la note assez juste de leur degré de civilisation et d'indépendance. Le sujet est donc intéressant, et nous désirerions vivement pouvoir donner à nos lecteurs quelques échantillons des chants populaires les plus en vogue, les plus renommés, soit en Suisse, soit dans les pays qui nous entourent.

Les chants populaires doivent se diviser en deux classes : les *chants nationaux* et *patriotiques* et les chants essentiellement *populaires*, c'est-à-dire, nés dans le peuple, enfantés par lui. La ronde de fiançailles ou de noces, la douce et monotone berceuse que la mère fredonne pour endormir son enfant, la chanson de table, de chasse ou de profession, etc., etc., se rangent dans cette dernière catégorie. La différence est, du reste, facile à saisir. Le chant populaire proprement dit est souvent une production locale, fruit d'un terroir particulier, surgie du sol à un moment donné, et qu'on ne peut transporter ailleurs sans lui faire perdre une grande partie de sa saveur et de son originalité. Tel est, en général, le caractère de ces productions, quoique parfois aussi le chant populaire soit commun à toute une nation, à tout un pays.

Les *chants nationaux* ou *patriotiques* sont d'une nature plus élevée ; ils ne sont pas un simple jeu de l'imagination ; ils ont été composés sous le coup d'une émotion violente, générale, et ne pouvaient être produits que par des esprits cultivés. Populaires par droit de conquête et non par droit de naissance, ils ont forcé l'admiration de la foule, excité son enthousiasme par la mûre énergie de leur forme ou le sentiment universel qu'ils expriment.

Chaque pays a ainsi son chant particulier, qui résume les aspirations les plus nobles et les plus élevées de la nation : l'amour de la patrie, du sol et de la liberté. Enfanté à la veille d'un grand danger ou au lendemain d'une secousse politique ou sociale, le *chant patriotique* a pour mission de crier aux armes, d'ébranler la patrie en lui faisant con-

naître le danger qu'elle court, d'animer les soldats et de doubler leur force sur le champ de bataille. En Angleterre, ce chant est le *God save the queen*, en Pologne *l'Ode à Kosciusko* ; en Hongrie, la célèbre *Marche de Rôkotzky* ; en Allemagne, le chant non moins célèbre de Koerer et de Weber, et l'*Hymne national autrichien* de Haydn ; en Belgique, le fameux *chant de la Brabançonne* ; en France, la *Marseillaise* ; en Suisse, le *Rufst du mein Vaterland*, etc., etc.

Nous débuterons dans cette étude, bien imparfaite sans doute, par ce qui nous touche de plus près, par le *Ranz des vaches*, qui n'est point un chant national, puisqu'il n'est pas unique en Suisse ; car on en compte plusieurs avec des paroles et des airs différents. Les *ranz* sont des airs pastoraux, des mélodies populaires que les bergers chantent en faisant paître leurs troupeaux ou en les ramenant au chalet.

Les plus célèbres *ranz* des vaches sont ceux d'*Appenzell*, du *Simmenthal* et de la *Gruyère*.

Ranz des vaches d'Appenzell.

Voici donc le soir ;
 Je vais la revoir ! (bis)
 Mes vaches chéries
 Quittons les prairies :
 On m'attend déjà ! (bis)

Ah ! ah ! fais sonner ta clochette
 Mon gentil troupeau (bis)
 Afin que Jeannette
 M'entende plus tôt !

—
 Mais de ce rocher,
 Qui vois-je approcher ? (bis)
 Etranger, sans doute,
 Tu cherches ta route ?
 Jean te conduira ! (bis)

Ah ! ah ! fais sonner, etc.

L'étranger.

Voudrais-tu berger
 De destin changer ? (bis)
 Si tu veux me suivre,
 Gaiment tu peux vivre.

Le berger.

Moi, quitter cela ! (bis)
 Ah ! ah ! fais sonner, etc.

Le berger.

Vois donc ce beau ciel,
 Le ciel d'Appenzell ! (bis)

LE CONTEUR VAUDOIS

Là, c'est ma patrie !
Là ma douce amie,
Souvent me chanta (*bis*)
Ah ! ah ! fais sonner, etc.

—
L'étranger.

Tu peux au retour,
T'enrichir un jour (*bis*)
Tiens voici d'avance
Cent écus de France !

Le berger.

Eh ! quoit les voilà !
Ah ! ah !
Notre fortune est faite (*ter*)
Quittons le hameau (*bis*)
Adieu ma Jeannette !
Adieu mon troupeau
Ah ! ah ! fais sonner, etc.

—
Partons, mais quel bruit,
Dont mon cœur frémit !
J'entends leur clochette,
Dont le son répète
Tu nous fuis, ingrat,

Ah ! ah ! fais sonner, etc.

—
Tiens, reprends ta richesse !
Je reste au hameau.
Avec ma maîtresse,
Avec mon troupeau,
Je reste, reste, reste !

Ah ! ah ! fais sonner, etc.

Ranz des vaches du Simmenthal.

La gaité naît dans les chalets ;
Les montagnards vivent en paix.

Allons fillettes,
Il est temps,
Aux champs
De mener les troupeaux
Sur les coteaux ;
On entend encor

Les jeunes garçons qui sonnent du cor.
Et qui chantent leurs amourettes.
O Simmenthal ! tes sommets, tes vallons,
O Simmenthal, sont les plus beaux des monts !

Le ranz des vaches de Gruyère.

Celui-ci se chante dans les Alpes occidentales des cantons de Fribourg et de Vaud. Les paroles paraissent originaires de la Gruyère ; il est du moins probable que les *armaillis* des Colombettes, alpage situé à l'extrémité nord de la chaîne du Moléson, les ont eux-mêmes composées, réunis le soir autour du large foyer du chalet. C'est à ce chant qu'est attaché l'air célèbre que Viotti prenait tant de plaisir à jouer dans toute sa simplicité et qui fait encore l'admiration de tous les virtuoses. Cet air, qui appartient à la Suisse française, est fort ancien, car on l'imprimait à Bâle en 1710, dans une dissertation sur la nostalgie (mal du pays). Les paroles sont plus modernes, et laissent évidemment apercevoir dans leur refrain une imitation, ou du moins un ressouvenir des *KUHREIHEN*, ranz des vaches de la Suisse allemande. « Mais il n'en demeure pas moins, dit M. L. Favrat, que le ranz des Colombettes a son caractère propre et qu'il diffère foncièrement des

KUHREIHEN du reste de la Suisse. Ceux-ci, en effet, ont plus de bonhomie et de naïveté, outre cette fleur de poésie et de sentiment qui va si bien à la poésie allemande ; le nôtre, au contraire, a toute la malice d'un fabliau, et l'on sent dès l'abord qu'il est d'inspiration gauloise ».

Ce petit drame pastoral est de plus simples. Des vachers de Gruyère qui conduisent un grand troupeau sur la haute montagne sont arrêtés tout court dans leur route par des fondrières et des torrents. Le berger en chef députe un de ses aides au curé de la paroisse, pour lui demander le secours de ses prières, qu'il obtient sous condition qu'il donnera à l'écclesiastique un bon petit fromage (*motetta*). Le député retourne ensuite vers son maître ; les vaches traversent le mauvais pas sans difficulté, et la bénédiction du curé a une telle efficace, qu'arrivé au chalet, la chaudière se trouve pleine, avant d'avoir trait la moitié du troupeau.

Les vachers des Colombettes
De bon matin se sont levés
Vaches ! vaches ! pour vous traire,

Venez toutes
Blanches, noires
Rouges et étoilées
Jeunes et autres
Sous un chêne
Où je vous traïs,
Sous un tremble
Où je tranche (le lait).

Vaches ! vaches ! pour vous traire.

Quand sont venus aux basses eaux
Nullement ils n'ont pu passer.
Vaches ! vaches ! etc.

Pauvre Pierre. que faisons-nous ici ?
Nous ne sommes pas mal embourbés.
Vaches ! vaches ! etc.
Il te faut aller frapper à la porte
A la porte du curé.
Vaches ! vaches ! etc.

« Ce n'est point, dit Bridel, sur un théâtre d'opéra ou dans un salon de concert qu'il faut entendre le *Ranz des vaches* ; il doit être entendu dans les lieux mêmes pour lesquels il fut fait, au milieu des rochers des Alpes, sur la porte d'un chalet de Gruyère, au bord des lacs de Bretaye ou de Lioson, entouré d'un troupeau qui l'anime et qui le suit ; il lui faut les accompagnements de la nature, le fracas d'un torrent ou le bruissement des sapins agités, la voix de l'écho qui le répète et le prolonge, les beuglements des vaches qui y répondent, le carillon de leurs cloches qui y jettent au hasard des sons à intervalles inégaux. Il est du plus grand effet dans les hautes solitudes et semble tirer des paysages alpestres quelque chose de solennel et de mystérieux.

» Dans ma première jeunesse, étant au fond du vallon pastoral des *Plans*, ajoute l'auteur du *Conservateur suisse*, sur la route d'Anzeindaz (cercle de Bex), je l'entendis, exécuté par deux hautbois, au milieu d'une nuit orageuse et du bruit des airs agités ; je manque de termes pour rendre les émotions mélancoliques que cet air excita dans tout mon être, et à quarante ans de distance il retentit encore dans mon cœur. »

Il n'est donc point étonnant que s'il est absent de sa patrie, le Suisse ne puisse entendre ce chant sans verser des larmes, sans être oppressé par le souvenir de sa terre natale et par le besoin d'y retourner. Quelque fois, la vivacité de ses regrets le fait tomber de la nostalgie ; il se meurt de ce qu'il appelle le *mal du pays* et ne trouve d'autre remède à son état que de regagner ses foyers. Aussi l'on assure que cet air avait une telle influence sur les soldats au service étranger, et notamment sur les recrues arrivées depuis peu au régiment que les officiers, craignant des désertions, furent obligés de défendre sévèrement de chanter, de jouer, même de siffler cette chanson des Alpes.

Nous n'avons pu jusqu'ici nous procurer des renseignements bien précis sur notre chant national, le *Rufst du mein Vaterland*. Nous serons très reconnaissant à ceux de nos lecteurs qui pourraient nous donner quelques détails sur son origine, et les circonstances qui s'y rattachent.

D'autres part, tous les renseignements qu'on voudra bien nous donner sur les chants populaires et nationaux des divers pays, seront les bienvenus.

L. M.

On moo qu'a bailli bin dè la couson.

Po vo bin derè la vretâ, lo vilho Piqueneau étai 'na pegnetâ qu'arâi prâo bailli à s'n'éga pè lo perte dâo bondon.

On dzo que batolhivè avoué sa Janette, lâi dese : « Mè seimblie que noutrè névao vollarion reniclliâ pe hiaut què lo naz ; ye dépeinson on diablio et demi et yé bin pouâire que medzéyon mè dè toma què dè pan. Vu bin frémâ que quand n'arein verî lè ge, vont férè dâi folérâ perquie, du que l'est leu que dusson avai noutron bin, et sont dein lo ka, rein què po sè bragâ, dè ferè coumeint lè valets à Abran, qu'ont fè férè onna bière ein nohî, que cein étai bin onna fouteise. Portant mè sâ maubin dè peinsâ que clliâlourons sont capâblion dè preindrè on eimbottâ dè dzaunets dein noutron bureau po férè lè noutrès et yé ruminâ que Marque, lo menuisé, que mè dâi cauquîs tracasséri, lè porrâi dza férè ora ; on sarà po sù cein que cein cotè et Marque ne vâo pas oûzâ férè lo Juâ avoué mè et sarà adé atant d'espargnâ et pi on sarà ào set ; qu'ein dis-tou, Nanet ? »

La Janette qu'étai adé d'acoo, lâi dit : bin ste vâo, noutron maitrè !

L'est bon. Lo Marque fe lè dou gardabits ein sapin que ne cotiron quâsu rein, vu que lo vilho avaijournâi dâi vilhès folhiès que l'avai derrâi la mâison, et lo menuisé lè z'apportâ tsi Piqueneau que lè reduise ào pâilo derrâi.

Vo séde bin que l'est qu'on pâilo derrâi : l'est on reduit. Quand l'est qu'on va tsi Piqueneau, on eintre tot drâi du que dévant à la cousea, et dû l'hotô, ia onna porta que va ào pâilo dévant, iô sè trâovè lo trossé à la Nanet et lo barométrè ; et on autre porta que va ào pâilo derrâi iô metton totè sortés dè bregandéri : lo vilho fusi à Piqueneau, avoué son chacot pliein dè pliotons dè fi, sa giberna, son sa et tot lo

bataclian ; et pi lâi a onco lo brego, lè guindès avoué l'étrejâo, la reta, lè z'etsevettès ; lo lindzo po la buïa, la farna, la coblia dè grelots, la balla écourdjâ et lo coussin dâo petit tsai, la toupena dè bûro et de grêcemolla, lo fai à brecès, dâi peres, dâi pommès, dâo mâ, dâo quirche, eksétrâ, eksétra, et tot pliein d'affrêrs.

L'est don quie iô mettiron clliâo biérès.

On part dè temps aprés, Piqueneau étai z'u sé-câorè dâi bliessons et l'ein ramassâ cinq lottâ et on croubelion que menâ áo for po férè dâi chetserons et quand furon bin adrâi ressuvi, lè z'eimportâ áo pâilo derrâi et sè peinsâ tot d'on coup : « m'einlê-vine se mè tsappérâi pas dè lè mettrè dein clliâo biérès » !... Et lè mette.

Ne fasâi rein tsaud quand Piqueneau grulâ sè bliessenâi et tot parâi traïse sa veste ; mâ coumeint n'avai pas met son gilet à mandze paceque sa fenna dévessâi lo retacounâ áo câodo iô iavai on pertuset, ye pre frai, et fut tot retreint ein aprés. N'avai rein d'acquouet et ma fai la pourra dzein trainâ, toussâ, ranquemellâ, tant quiè que lo socllio manquâ et tot fut de ; la fin dâi fins arrevâ et faille coumandâ lè pareints po l'einterrémeint.

Faillu vouedî onna bière, et quand fut dedein, on la remette áo pâilo derrâi po cein qu'on fasâi eintrâ lè pareints à cé dè devant, et quand l'uron bu 'ga gotta, medzi cauquîs navettès et que lo menistrè eut predzi on n'ami, lè porteau vont preindrè la bière, quâsu à novion, vu que lè contrêveints étont à maiti cllioû, et parton áo cemetiro avoué tot lo convoi. Aprés on fe on grand repé tsi la véva et tsacon s'ein retornâ.

Dou dzo après, la Nanet dit à son névao Jules que lâi tegnâi lè pî ào tsaud : « Va t'ein vâi vairè se clliâo bliessons que sont dein l'autra bière ne cheinton rein lo mouzi ; te lè remouèré on bocon et te laissérâ àovai ! » Lo Jules va, mâ à l'avi que lâovre lo certieut... « Hai ! te possiblio ! áo séco ! » que boeilâ. Châoté su lo péclliet dè la porta, tracè frou, s'ein-bonmè à la cousea contrè sa tanta qu'attusivè lo fû et s'étai lè quattro fai ein l'ai. La Janette que rebattâvè assebin perque bas fe tot épouâriâ et lâi dit : qu'as-tou ? L'autro que grulâvè tot coumeint la quia d'n'a tchivra se relâivè et s'arrêtè portant et repond : l'oncllio est revenu ! La tanta sè démaufiâ dè suite dè cein qu'étai arrevâ et lâi dese : n'ausse pas pouâire ; sè saront trompâ ; l'ont binsu einterrâ lè bliessons et l'ont laissi t'n'oncllio.....

L'est bin dinsé que cein étai z'u et vo laisso à peinsâ dein quinna couson clliâo dzeins sè trovîron. Faillie recoumandâ lè pareints, redrè ôquie áo menistrè et remettre couâire on bouli. Lè pareints dâo défrou furon tot épouâri. « On revêgneint ! se sè desont, on revêgneint ! et c'est lo cousin ! Diabe lo pas qu'on lâi returnâ » et on eut bin dâo mau po lè décidâ. Mâ lo pe bio dè l'affrêr c'est que Pétabosson ne volle pas rebailli onna permechon po reinterrâ Piqueneau. « Ne sein dza pas trâo pâyî po l'ovradzo que ia, se desâi, et se lè dzeins sè vollarion onco férè einterrâ dou iâdzo, cein pâo pas allâ. Tant pis po